

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.47111

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

matrices d'Érasme, à ceci près que l'humaniste hollandais a été davantage un conseiller pédagogique qu'un enseignant à plein temps), donnant aux *litterae renascentes* leurs lettres de noblesse en étudiant avec ses élèves les plus grands auteurs grecs (Thucydide, Xénophon, Lucien, Plutarque, Homère, Hésiode, Sophocle, Euripide, Pindare, Empédocle, Aristophane, etc.), comme des traductions latines de Phocilide ou de Théognis. Le souci de l'érudition est chez lui constant, comme celui de la méthode (ici se profile le philosophe et le logicien), qu'il trouve accomplie chez Aristote, qualifié par lui (dans son «De Vita Aristotelis» de 1537) de «unus et solus methodi artifex». Pédagogue dans l'âme, il a le souci, dans ses programmes d'instruction et d'éducation, de la gradation des difficultés, correspondant aux trois «classes», et allant de l'alphabet et de l'étude de Donat (pour la lecture) et de Denys Caton (pour le style) à Cicéron, Virgile et Ovide, en passant par les «Fables» d'Ésope, la «Pédologie» de Mosellanus, les «Colloques» d'Érasme ou des fragments de Térence. Mais le pasteur de l'Église est toujours vigilant, les lettres et les arts n'étant pas séparables pour lui de l'éducation religieuse et correspondant à la volonté, au plan et au dessein du créateur.

Son activité politique (à Spire, Marbourg, Augsbourg, Wittenberg), notamment son attitude à l'égard des autorités civiles, tout en formant le second volet de l'ouvrage de R. S., n'est pas véritablement séparable de son activité pédagogique, comme de son activité religieuse. N'est-ce pas dans ses «Loci communes» de 1559 qu'il affirme que la société politique est celle où Dieu veut que soit annoncée et entendue «la confession de la vraie doctrine, où il réunit à soi l'Église»? Il affirme encore qu'un gouvernement qui ne viendrait pas de Dieu «ne pourrait pas tenir trois jours de suite par la seule sagesse des hommes» («Widder die Artikel der Bawrschaft», I, p. 198). Ainsi, l'homme politique, qui est, ici encore, partisan de réformes proposées par des hommes responsables (et raisonnables), pense que le pouvoir civil et le pouvoir religieux ont une origine commune, comme ils ont une même fin, l'un étant relatif à la pureté des mœurs, l'autre à celle des cœurs. C'est dans son «Philosophiae moralis epitome» (III, p. 266) que l'on peut lire cette proposition, qui résume sa pensée de théoricien (mais aussi de praticien) de la politique: «Dieu approuve toutes les formes de gouvernement qui s'accordent avec la raison et la nature.» Il croit en une hiérarchie naturelle des personnes, selon un ordre voulu par Dieu, et dans l'économie domestique, il se rallie à l'«esprit du temps» qui veut qu'il y ait une hiérarchie (*ordo*) entre le mari et la femme, entre les parents (*pater*) et les enfants, l'ordre étant toujours lié à la raison. L'homme politique ou l'homme religieux milite – c'est le même combat – pour l'unité de l'Église.

On soulignera encore, dans l'ouvrage de R. S., les pages consacrées aux rapports (personnels et idéologiques) entre Mélanchthon et Luther, un chapitre sur l'influence de Mélanchthon, les principales directions de recherche, tout en regrettant que la bibliographie n'ait pas été mise à jour (notamment les travaux qui ont immédiatement précédé le 500^e anniversaire de la naissance de Mélanchthon, en 1996).

Jean-Claude MARGOLIN, Paris

Alfred HARTMANN (Hg.), Thomas Platter. Lebensbeschreibung. Zweite Auflage und ergänzt von Ueli DILL mit einem Nachwort von Holger JACOB-FRISEN, Basel (Schwabe und Co. AG) 1999, 218 S.

L'édition de référence de «Ma vie» de Thomas Platter est celle de 1944 par Alfred Hartmann. Elle vient de reparaitre en conservant la pagination de 1944, heureuse initiative qui permet à tous de se référer à ce texte célèbre.

«Ma vie» dans sa langue d'origine, le bâlois de la Renaissance ou le vieil haut valaisan a une saveur et une fraîcheur; les historiens de la langue peuvent se réjouir et pourront exercer à nouveau leur sagacité sur ce texte écrit en une quinzaine de jours, selon l'auteur, pour l'édification de ses enfants sans aucun souci littéraire.

Récit décousu d'une vie qui commence en 1499 dans un petit village Grachen du diocèse de Viège dans le Valais. Il connut son grand-père qui aurait eu 126 ans à sa naissance (il serait né vers 1375). De son père, il n'a pas beaucoup de souvenir, sa mère veuve se remaria plusieurs fois, ses frères et sœurs, au moins neuf, mais il n'en connaît réellement que cinq: deux frères meurent à la guerre, une sœur meurt de la peste ... Orphelin, il est recueilli par les sœurs de son père, puis »placé« de droite et de gauche, berger, pâtre, gardien de chèvres et de vaches dans les hautes montagnes, il ne doit son salut qu'à Dieu, cette vie est un hymne à la Providence divine, à Sa bonté. A tout instant, il se laisse guider par cette confiance qu'il place dans le Seigneur: croyance à une prédestination non-dite à sa bonne étoile loin des superstitions qui atteignent ses amis, parents, relations ...

Vie dans les montagnes: il décrit avec réalisme son existence de gardien de troupeaux pieds nus dans les hauteurs neigeuses, recherchant ses chèvres égarées, se nourrissant à peine; l'enfant du XVI^e siècle apparaît parfois comme une chose utile mais dont la vie n'a pas de valeur: il est là pour les adultes, les servant. Parfois, leur inquiétude grandit à ses disparitions nombreuses, ils prient; mais la vie semble n'avoir qu'un prix relatif, celui de l'attachement que l'on porte à un animal familial.

Confirmé par l'évêque cardinal (?) du Valais, lors d'une visite pastorale, il est placé pour apprendre chez un maître d'école, ignare et de l'ancienne école, puis suit son cousin comme étudiant errant. La description de ces voyages dans le monde germanique de Bâle à Zurich à Dresde est en soi une source merveilleuse pour le monde étudiantin de la première Renaissance et sans doute des Temps modernes, les anciens, bacchants, et les béjaunes: les uns plus âgés faisant travailler les autres qui doivent les nourrir, les servir; et les béjaunes n'ayant que l'air du temps pour se nourrir et apprendre – très éventuellement – des rencontres avec des protecteurs un Fugger ou un noble français érudit ami de la reine de Navarre qui restera malheureusement anonyme.

Monde du voyage et des auberges, repaire de brigands parfois, de »résidence d'étudiants« avec leurs rites et leurs histoires, hôtel de passe ou lieu d'études. Manger à sa faim, cette quête perpétuelle semble les habiter, boire jusqu'à la beuverie pour noyer l'obsession d'un présent si rude, mais c'est l'étude qui pousse notre Thomas Platter sur les routes: apprendre à lire, à comprendre, en recopiant à la lumière de la bougie le Donnat, puis les textes hébraïques. Sans cesse, il relève de nouveaux paris, n'ayant confiance qu'en Dieu. Ce gardien de chèvre, à force de volonté, apprend les savoirs du monde – sauf les mathématiques – sans diplôme.

A force de volonté, ce gueux vivant d'aumône, couchant dans les bergeries ou les bordels, changeant sans cesse de métier: maître d'internat, d'école, surveillant, ou fabricant de cordes, imprimeur, docteur, enfin il peut acheter une maison qu'il rembourse en louant des chambres à ses élèves, il est devenu le directeur professeur de l'École cathédrale, la petite école ... la richesse est là: une deuxième maison, une troisième, une maison, exploitation de campagne, lui faisant retrouver ses origines terriennes. De son fils étudiant à Montpellier, futur professeur de médecine, Thomas ne nous dit presque rien.

L'édition de 1944 était accompagnée d'un important appareil critique, identifiant lieux et personnages de 30 pages, il est présent aussi dans cette réédition; mais n'a pas été mis à jour seulement corrigé par Ueli Dill. Holger Jacob-Friesen, en vingt pages, resitue cette vie dans le genre autobiographie d'expression allemande, l'historique de ses éditions: on ne peut pas parler de redécouverte, tant il fut souvent copié avant d'être imprimé pour la première fois dès 1724 (150 ans après la mort de Thomas Platter). Il résume rapidement les principales études que cette autobiographie a suscitées. Il est dommage que la langue et le style soient analysés en deux pages, c'est sans aucun doute ce que le lecteur du texte original aurait souhaité: l'histoire de la langue et du style révèle souvent l'auteur et son temps ...

Cette réédition est l'occasion de relire Le Roy Ladurie, qui a été aussi traduit en allemand en 1998. »Le siècle des Platter«, titre de l'étude d'Emmanuel Le Roy Ladurie, dont seul le

premier volume a paru en 1994, s'appuie aussi sur les lettres de Félix. Le deuxième volume vient de paraître chez Fayard. Il ne suit pas le récit de Thomas et de Félix, ce que lui reproche notre éditeur. Avec humour, science et talent, il dégage l'essentiel et montre comment ce texte éclaire nos savoirs sur les hommes de la Renaissance, leurs goûts et passions, leurs truculences dans ce monde où la mort rôde sans cesse à l'occasion des innombrables épidémies de peste, de famine, d'accidents divers. Platter est un homme nouveau, loin des dogmes et des superstitions, confiant en Dieu, son seul recours et qui lui assure une volonté de réussir sans cesse ses nouveaux métiers malgré la »galère« ...

Actualité de Platter: un colloque s'est tenu pour le 400^e anniversaire, il fut savant. Le »net«, la toile, témoigne de sa vitalité, à mon grand étonnement: tout un chacun, internaute, sera surpris de trouver en ligne les vues de sa maison, etc., sa biographie et le dernier état des questions, un historien pourrait facilement y recomposer sa vie en établissant des liens entre toutes ces données éparses et non structurées à ce jour. N'est-ce pas là une preuve de l'actualité de Thomas Platter?

Jean-Daniel PARISSET, Paris

Alexander KOLLER (Hg.), *Kurie und Politik. Stand und Perspektiven der Nuntiaturrechtsforschung*, Tübingen (Max Niemeyer) 1998, XII-532 S. (Bibliothek des Deutschen Historischen Instituts Rom, 87).

Le Deutsches Historisches Institut Rom avait organisé en octobre 1996 un important colloque sur les nonciatures à l'époque moderne, dont les actes sont ici publiés. Cet institut fut un pionnier dans l'édition de ces correspondances diplomatiques de la papauté – la première parut en 1892 – et continue sans faiblir cette œuvre de publication des différentes nonciatures dans l'Empire. Il a lancé récemment un programme d'édition des instructions diplomatiques délivrées par un pontife. Les pontificats de Clément VIII et de Grégoire XV ont ainsi déjà été admirablement publiés par Klaus Jaitner. Il était donc tout naturel que le Deutsches Historisches Institut Rom prenne l'initiative de cette rencontre pour faire le point à la fois sur les problèmes d'édition et d'interprétation que posent ces sources d'une richesse inestimable.

Ce colloque fournit tout d'abord un état de la recherche, qui confirme l'avance considérable des historiens germanophones, à la fois dans la publication des correspondances et dans leur utilisation pour la recherche historique générale. Les statistiques fournies par Peter SCHMIDT (»100 Jahre Forschung zur päpstlichen Politik und Diplomatie [1500–1800]. Ein wissenschaftsgeschichtliches Panorama«) le prouvent de façon impressionnante, comme l'excellente bibliographie qui clôt le volume. Certes, d'autres nations se sont aussi intéressées aux correspondances qui pouvaient les concerner, mais à un rythme moins suivi. La publication des nonciatures italiennes est ainsi pratiquement interrompue depuis près de vingt ans. Pourtant, comme le montre Stefano ANDRETTA (»Le nunziature in Italia nei secoli XVI e XVII«), ces correspondances présentent un intérêt tout particulier. Certes, les nonces envoyés dans les États italiens voient leur liberté d'action limitée par la proximité de Rome. La politique strictement religieuse peut leur échapper au profit des visiteurs apostoliques et leur activité tend alors à se limiter alors aux seuls rapports politiques internes à la péninsule italienne. Mais cela n'empêche pas la diplomatie pontificale d'avoir quelques constantes qui lui sont spécifiques: souci d'implanter la Réforme tridentine, volonté de maintenir la paix en Italie, lutte énergique contre toute infiltration protestante, espoir maintenu dans la croisade contre les Turcs et enfin défense des privilèges et des libertés ecclésiastiques face à un »jurisdictionalisme« présent sous diverses formes à Turin, Venise, Naples ou même Florence. Le nonce a aussi un important rôle fiscal, qui se heurte souvent à la résistance des pouvoirs séculiers. À une publication exhaustive de leurs correspondances, projet irréaliste qui ne